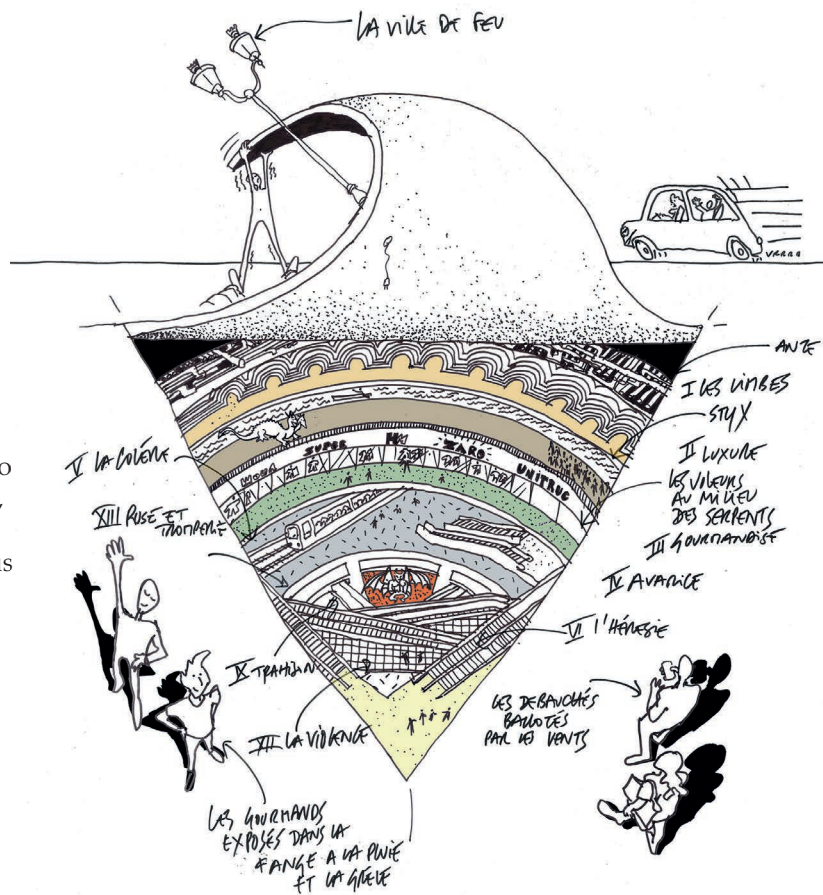


Emmanuelle Borne

« Les villes comme les rêves sont faites de désirs et de peurs... Et toute chose en cache une autre. » Ainsi parlait Marco Polo dans *Les Villes invisibles* (1972), sous la plume d'Italo Calvino. La pandémie actuelle rend plus vibrante encore cette vision de la ville car partout nous traquons et fuyons le virus invisible. Dans le monde du coronavirus, le confinement aura semble-t-il inversé la dialectique visible-invisible. Ce qui se terrait ressurgit (la faune et la flore qui par endroits reprennent leurs droits) tandis que l'invasisseur (nous) désormais se planque. Dans un même mouvement, les soignants et travailleurs dits de l'ombre ont obtenu, du moins symboliquement, une reconnaissance qui leur échappait tandis que l'art et le discours de nos décideurs et experts s'avèrent impuissants, quand ce n'est pas mensongers.

Les faces cachées de nos villes ne sont plus toujours ce qu'elles étaient avant la pandémie. Ce qui était soustrait au regard remonte à la surface : le corps laissé-pour-compte, le corps malade, ou déviant, mais aussi les fonctions productives, ou de stockage. Plus encore, alors que les prédateurs sont, de plus en plus, invités à se cacher, à se terrer enfin, les joueurs, les vrais, se montrent de plus en plus. Et s'il est des non-lieux – comme les « boîtes à chaussures » qui peuplent les périphéries des grandes villes – qui pullulent encore, repoussés à la lisière des villes



Les villes invisibles Invisible Cities

ou cachés dans leurs sous-sols (les data centers), quelques programmes auparavant jugés inmontrables sont confiés à des architectes qui leurs confèrent une visibilité nouvelle, parfois même des lettres de noblesse (parkings, centres de santé, réserves, cimetières...) Cette ville-là n'est-elle pas plus désirable ? Ce serait oublier qu'elle s'accompagne de nouveaux réseaux de surveillance, quand ce n'est pas de l'injonction de rester confiné. « Tes villes n'existent pas. Peut-être n'ont-elles jamais existé », dit Kubilai Khan à Marco Polo...

“Cities, like dreams, are made of desires and fears... and everything conceals something else,” says Marco Polo in Italo Calvino’s *Invisible Cities* (1972). Covid-19 has brought this vision of the city even more vividly to life, as all around the world we withdraw and cower from the invisible virus. In the world of coronavirus, lockdown seems to have inverted the visible-invisible dialectic. That which had gone to ground has resurged (the flora and fauna that has here and there taken back its rightful place), while the invader (us) has gone into hiding. In one move, healthcare providers and other behind-the-scenes workers

have at last earned recognition, at least symbolically, while all the artistry and pontification of our leaders and experts proves ineffective at best.

The hidden faces of our cities are no longer what they were before the epidemic. What was hidden from view is coming up to the surface: the rejects, the sick or deviant, but also facilities for production or logistics. While the predators are increasingly induced to hide themselves, the real die-hard revellers are increasingly to be seen. And though forgotten places still abound, hiding underground (data centres) or on the edges of cities (those commercial ‘shoeboxes’ multiplying in the suburbs), some commissions hitherto considered not fit to be seen are being given to architects, who bestow on them a new visibility, sometimes even a certain cachet (car parks, health centres, warehousing, cemeteries...). Is this version of the city not more desirable? That would be to overlook its new networks of surveillance, at least when we are finally allowed to go outside again.

“Your cities do not exist. Perhaps they have never existed,” said Kublai Khan to Marco Polo...